

L'édifice destiné à l'École des mines, et pour lequel les plus riches particuliers du pays ont fourni une somme de plus de trois millions de francs ¹, orneroit les places principales de Paris et de Londres. Des architectes mexicains, élèves de l'Académie des beaux-arts de la capitale, ont construit récemment deux grands hôtels, dont l'un, dans le quartier de la *Traspana*, offre dans l'intérieur de la cour un très-beau péristyle de forme ovale, et à colonnes accouplées. Le voyageur admire avec raison, au milieu de la *plaza mayor* de Mexico, vis-à-vis la cathédrale et le palais des vice-rois, une vaste enceinte pavée en carreaux de porphyre, fermée par des grilles richement garnies de bronzes, et renfermant la statue équestre ² du roi Charles IV, placée

¹ Voyez ci-dessus, Chap. VII, p. 31.

² Cette statue colossale, dont il a été parlé plus haut, p. 13, a été exécutée aux frais du marquis de Branciforte, ci-devant vice-roi du Mexique, beau-frère du prince de la Paix : elle pèse 450 quintaux : elle a été modelée, fondue et placée par le même artiste, M. *Tolsa*, dont le nom mérite une place distinguée dans l'histoire de la sculpture espagnole. Le mérite de cet homme de génie ne peut être

sur un piédestal de marbre mexicain. Cependant, il faut en convenir, malgré les progrès que les arts ont faits depuis trente ans, c'est bien moins par la grandeur et par la beauté des monumens que par la largeur et l'alignement des rues; c'est moins par ses édifices que par l'ensemble de sa régularité, de son étendue et de sa position, que la capitale de la Nouvelle-Espagne impose aux Européens. Par un concours de circonstances peu communes, j'ai vu de suite, et dans un très-court espace de temps, Lima, Mexico, Philadelphie, Washington ¹, Paris, Rome,

dignement apprécié que par ceux qui connoissent les difficultés que présente, dans l'Europe civilisée même, l'exécution de ces grands ouvrages de l'art.

¹ D'après le plan tracé pour la ville de Washington, et d'après la magnificence de son Capitole, dont je n'ai vu achevée qu'une partie, *Federal City* sera un jour, sans contredit, une ville beaucoup plus belle que Mexico. Philadelphie aussi a la même régularité de construction : les allées de platanes, d'acacias et de *populus heterophylla*, qui ornent ses rues, lui donnent une beauté presque champêtre. La végétation des rives du Putomac et du Delaware est plus riche que celle qu'à plus de 2300 mètres d'élévation on trouve sur le dos des Cordillères mexicaines. Mais

Naples et les plus grandes villes de l'Allemagne. En comparant entre elles des impressions qui se suivent rapidement, on est à même de rectifier une opinion à laquelle on s'est peut-être livré trop légèrement. Malgré des comparaisons, dont plusieurs auroient pu paroître désavantageuses pour la capitale du Mexique, cette dernière m'a laissé un souvenir de grandeur que j'attribue surtout au caractère imposant de son site et de la nature environnante.

En effet, rien de plus riche et de plus varié que le tableau que présente la vallée, lorsque, dans une belle matinée d'été, le ciel étant sans nuages et de cet azur foncé qui est propre à l'air sec et rarefié des hautes montagnes, on se transporte sur une des tours de la cathédrale de Mexico; ou au haut de la

Washington et Philadelphie ressembleront toujours à de belles villes européennes. Ils ne frapperont pas les yeux du voyageur par ce caractère particulier, j'ose dire exotique, qui appartient à Mexico, à Santa-Fe de Bogota, à Quito et à toutes les capitales qui, sous les tropiques, sont construites à la hauteur du passage du Grand Saint-Bernard, ou même à de plus grandes élévations.

colline de Chapoltepec. Une belle végétation entoure cette colline. Des troncs antiques de cyprès¹, de plus de quinze à seize mètres de circonférence, élèvent leurs cimes dénudées de feuillage au-dessus de celles des schinus, qui, par leur port, ressemblent aux saules plureurs de l'Orient. Du fond de cette solitude, du sommet du rocher porphyritique de Chapoltepec, l'œil domine une vaste plaine, des champs soigneusement labourés, qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes colossales couvertes de glaces perpétuelles. La ville paroît baignée des eaux du lac de Tezucuo, dont le bassin, entouré de villages et de hameaux, rappelle les plus beaux lacs des montagnes de la Suisse. De grandes avenues d'ormes et de peupliers conduisent de tout côté à la capitale; deux aqueducs construits sur des arches très-élevées, traversent la plaine, et offrent un aspect aussi agréable qu'intéressant. Au nord se présente le couvent magnifique de Notre-Dame de la Guadeloupe, adossé aux montagnes de Tepeyacac, entre des ravins qui abritent quelques datiers et des

¹ Los ahualhuetes. *Cupressus disticha*. L.

yuccas arborescens. Au sud, tout le terrain entre San Angel, Tacubaya et San Augustin de las Cuevas, paroît un immense jardin d'orangers, de pêchers, de pommiers, de cerisiers et d'autres arbres fruitiers de l'Europe. Cette belle culture contraste avec l'aspect sauvage des montagnes pelées qui forment l'enceinte de la vallée, et parmi lesquelles se distinguent les fameux volcans de la Puebla, le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. Le premier forme un cône énorme, dont le cratère constamment enflammé, jetant de la fumée et des cendres, s'ouvre au milieu des neiges éternelles.

La ville de Mexico est remarquable aussi à cause de la bonne police qui y règne. La plupart des rues ont des trottoirs très-larges; elles sont propres, et très-bien éclairées par des réverbères à mèches plates en forme de rubans. Ces avantages sont dus à l'activité du comte de Revillagigedo, qui, lors de son arrivée, trouva la capitale d'une malpropreté extrême.

L'eau se rencontre partout dans le sol de Mexico, à très-peu de profondeur; mais elle est saumâtre comme celle du lac de Tezcucó.

Les deux aquéducs par lesquels la ville reçoit l'eau douce, et dont nous avons parlé plus haut, sont des monumens de construction moderne, dignes de l'attention des voyageurs. Les sources d'eau potable sont à l'est de la ville, l'une dans le monticule isolé de Chapotltepec, l'autre dans le Cerro de Santa-Fe, auprès de la Cordillère qui sépare la vallée de Ténochtitlan de celle de Lerma et de Toluca. Les arches de l'aquéduc de Chapotltepec occupent une longueur de plus de 3300 mètres. L'eau de Chapotltepec entre par la partie méridionale de la ville, au Salto del agua : elle n'est pas très-pure, et on ne la boit que dans les faubourgs de Mexico. L'eau la moins chargée de carbonate de chaux est celle de l'aquéduc de Santa-Fe, qui, en longeant l'Alameda, aboutit à la Traspansa, au pont de la Marescala. Cet aquéduc a près de 10,200 mètres de long; mais la pente du terrain n'a permis que dans un tiers de cet espace, que l'eau fût conduite sur des arches. L'ancienne ville de Ténochtitlan avoit des aquéducs non moins considérables¹. Au com-

¹ *Clavigero*, III, p. 195. *Solis*, I, p. 406.

commencement du siège, les deux capitaines Alvarado et Olid détruisirent celui de Chapultepec. Cortez, dans sa première lettre à Charles-Quint, parle aussi de la source d'Amilco, près de Churubusco, dont les eaux furent conduites à la ville par des tuyaux de terre cuite. Cette source est voisine de celle de Santa-Fe. On reconnoît encore les restes de ce grand aquéduc, qui étoit construit à doubles tuyaux, dont l'un recevoit l'eau, tandis qu'on étoit occupé à nettoyer l'autre¹. Cette eau étoit vendue dans des canots qui

¹ *Lorenzana*, p. 108. La plus grande et la plus belle construction que les indigènes ont faite en ce genre, est l'aquéduc de la ville de Tezcoco. On y admire encore les traces d'une grande digue qui fut élevée pour augmenter le niveau de l'eau. En général, comment ne pas admirer l'industrie et l'activité qu'ont déployées les anciens Mexicains et les Péruviens dans l'irrigation des terres arides ! Dans la partie maritime du Pérou, j'ai vu des restes de murs sur lesquels on conduisoit l'eau par un espace de plus de 5 à 6000 mètres, depuis le pied de la Cordillère jusqu'aux côtes. Les conquérans du seizième siècle ont détruit ces aqueducs ; et cette partie du Pérou, comme la Perse, est redevenue un désert dénué de végétation. Telle est la civilisation que les Européens ont portée chez des peuples qu'ils se sont plu à nommer barbares.

traversoient les rues de Ténochtitlan. Les sources de S. Augustin de las Cuevas sont les plus belles et les plus pures ; aussi j'ai cru reconnoître sur le chemin qui mène de ce charmant village à Mexico, des traces d'un ancien aquéduc.

Nous avons nommé plus haut (page 123) les trois digues principales par lesquelles l'ancienne ville tenoit à la terre ferme. Ces digues existent en partie, et on en a même augmenté le nombre. Ce sont aujourd'hui de grandes chaussées pavées qui traversent des terrains marécageux, et qui, étant très-élevées, ont le double avantage de servir au roulage des voitures et de contenir les eaux débordées des lacs. La calzada d'Iztapalapan est fondée sur cette même digue ancienne, sur laquelle Cortez fit des prodiges de valeur dans ses rencontres avec les assiégés. La calzada de San Antonio se distingue encore de nos jours par ce grand nombre de petits ponts que les Espagnols et les Tlascalteques y trouvèrent, lorsque le compagnon d'armes de Cortez, Sandoval, fut blessé près de Coyahuacan¹. Ces calzadas de San Antonio Abad,

¹ *Lorenzana*, p. 229, 243.

de la Piedad, de San Christobal et de Guadeloupe (anciennement appelée la digue de Tepeyacac), furent reconstruites à neuf après la grande inondation de l'année 1604, sous le vice-roi Don Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montesclaros. Les seuls savans de ce temps, les pères Torquemada et Geronimo de Zarate, exécutèrent le nivellement et l'alignement des chaussées. C'est à cette époque aussi que fut pavée pour la première fois la ville de Mexico; car avant le comte de Revillagigedo, aucun autre vice-roi ne s'étoit occupé avec plus de succès de la bonne police, que le marquis de Montesclaros.

Les objets qui attirent généralement l'attention du voyageur sont,

1.° La *Cathédrale*, dont une petite partie est dans le style vulgairement appelé gothique: l'édifice principal, qui a deux tours ornées de pilastres et de statues, est d'une ordonnance assez belle et de construction très-récente.

2.° La *Monnoie*, attenant au palais des vice-rois, bâtiment d'où sont sortis, depuis le commencement du seizième siècle, plus de six milliards et demi en or et en argent monnoyés.

3.° Les *Covens*, parmi lesquels se distingue surtout le grand couvent de Saint-François, qui, simplement en aumônes, a une rente annuelle d'un demi-million de francs. Ce vaste édifice devoit d'abord se construire sur les ruines du temple de Huitzilopochtli; mais ces ruines mêmes ayant été destinées aux fondemens de la cathédrale, on commença, en 1551, le couvent dans son local actuel. Il doit son existence à la grande activité d'un frère servant ou moine lai, Fray Pedro de Gante, homme extraordinaire, que l'on dit avoir été fils naturel de l'empereur Charles-Quint, et qui devint le bienfaiteur des Indiens, auxquels ils enseigna le premier les arts mécaniques les plus utiles de l'Europe.

4.° L'*Hospice*, ou plutôt les deux hospices réunis, dont l'un entretient 600, l'autre 800 enfans et vieillards. Cet établissement, dans lequel règne assez d'ordre et de propreté, mais peu d'industrie, a 250,000 fr. de rentes. Un riche négociant lui a légué récemment, par son testament, six millions de francs, capital qui a été pris par la trésorerie royale, avec promesse d'en payer un intérêt de cinq pour cent.

5.° L'*Acordada*, bel édifice, dont les prisons sont généralement spacieuses et bien aérées. On compte dans cette maison et dans les autres prisons de l'*acordada* qui en dépendent, plus de douze cents personnes, parmi lesquelles se trouve un grand nombre de contrebandiers, et les malheureux prisonniers indiens trainés à Mexico depuis les provinces internes (Indios Mecos), dont il a été question plus haut dans les 6.° et 7.° chapitres¹.

6.° L'*École des mines*, le nouvel édifice commencé et l'ancien établissement provisoire, avec ses belles collections de physique, de mécanique et de minéralogie².

7.° Le *Jardin de botanique*, dans une des cours du palais du vice-roi, très-petit, mais extrêmement riche en productions végétales

¹ Vol. I, p. 419, et p. 42 de ce volume.

² Deux autres collections oryctognostiques et géologiques très-remarquables, sont celles du professeur Cervantes et de l'oidor M. Caravajal. Ce magistrat respectable possède aussi un superbe cabinet de coquilles, formé pendant son séjour aux îles Philippines, où déjà il avoit déployé le même zèle pour les sciences naturelles, qui le distingue si honorablement au Mexique.

rare ou intéressantes pour l'industrie et le commerce.

8.° Les *Édifices de l'Université, et la Bibliothèque publique*, qui est peu digne d'un si grand et si ancien établissement.

9.° L'*Académie des beaux-arts*, avec une collection de plâtres antiques¹.

10.° La *Statue équestre du roi Charles IV*, sur la plaza mayor, et le monument sépulcral que le duc de Monte Leone a consacré au grand Cortez, dans une chapelle de l'hôpital de los Naturales. C'est un simple monument de famille, orné d'un buste en bronze, représentant le héros dans un âge mûr, et exécuté par M. Tolsa. Qu'on traverse l'Amérique espagnole depuis Buenos-Ayres jusqu'à Monterey, depuis la Trinité et Porto Rico jusqu'à Panama et Veragua, et nulle part on ne rencontrera un monument national que la reconnaissance publique ait élevé à la gloire de Christophe Colomb et de Hernan Cortez!

Ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire et à la recherche des antiquités américaines, ne trouveront pas dans l'enceinte de la capitale

¹ Voyez plus haut, p. 121.

ces grands restes de constructions que l'on voit au Pérou, dans les environs de Cusco et de Guamachuco, à Pachacamac, près de Lima, ou à Mansiche, près de Truxillo; dans la province de Quito, au Cañar et au Cayo; au Mexique, près de Mitla et de Cholula, dans les intendances d'Oaxaca et de Puebla. Il paroît que les seuls monumens des Aztèques étoient les téocallis, dont nous avons indiqué plus haut la forme bizarre. Or, le fanatisme chrétien n'avoit pas seulement un grand intérêt à les détruire; mais aussi la sûreté du vainqueur rendit cette destruction nécessaire. Elle se fit en partie pendant le siège même; car ces pyramides tronquées, construites par assises, servoient de refuge aux combattans, comme le temple de Baal Berith aux peuples de Chanaan: c'étoient autant de châteaux dont il falloit déloger l'ennemi.

Quant aux maisons des particuliers, que les historiens espagnols nous dépeignent comme très-basses, nous devons être peu surpris de n'en trouver que les fondemens ou des mesures peu élevées, telles qu'on les découvre dans le Barrio de Tlatelolco et vers le canal d'Istacalco. Dans la plupart de nos villes

d'Europe même, quel petit nombre de maisons peut-on compter dont la construction remonte au commencement du seizième siècle? Cependant les édifices de Mexico ne sont pas tombés en ruines par vétusté. Animés de ce même esprit de destruction que les Romains montrèrent à Syracuse, à Carthage et en Grèce, les conquérans espagnols ne crurent avoir achevé le siège d'une ville mexicaine, qu'après en avoir rasé les bâtimens. Cortez, dans sa troisième lettre à l'empereur Charles-Quint, énonce lui-même le système effrayant qu'il suivit dans ses opérations militaires.

« Malgré tous ces avantages, dit-il, que nous
 « avons remportés, je vis bien que les ha-
 « bitans de la ville de Témixtitan (Ténoch-
 « titlan) étoient si rebelles et si opiniâtres,
 « qu'ils désiroient tous périr plutôt que de
 « se rendre; je ne savois plus quel moyen
 « employer pour nous épargner tant de
 « dangers et de fatigues, et pour ne pas
 « achever la ruine totale de la capitale, qui
 « étoit la plus belle chose du monde (*a la*
 « *ciudad*, porque era la mas hermosa cosa.

¹ Lorenzana, p. 278.

« *del mundo*). J'avois beau leur dire que je
 « ne leverois pas mon camp, que je ne reti-
 « rerois pas ma flotille de brigantins, que je
 « ne cesserois pas de leur faire la guerre par
 « terre et par eau, avant que je ne fusse
 « maître de Témixtitan ; je leur observai en
 « vain qu'ils n'avoient aucun secours à at-
 « tendre, et qu'il n'y avoit pas un coin de terre
 « dont ils pussent espérer tirer du maïs, de
 « la viande, des fruits et de l'eau. Plus nous
 « leur fimes ces exhortations, et plus il nous
 « prouvèrent qu'ils étoient loin d'être décou-
 « ragés. Ils n'avoient d'autre désir que celui
 « de combattre. Dans cet état de choses,
 « considérant que déjà plus de 40 à 50 jours
 « s'étoient écoulés depuis que nous avions
 « investi la place, je résolus enfin de prendre
 « un moyen par lequel, en pourvoyant à
 « notre sûreté, nous étions à même de serrer
 « de plus près nos ennemis : je formai le
 « dessein de démolir d'un côté et de l'autre
 « toutes les maisons à mesure que nous nous
 « rendrions maîtres des rues ; de sorte que
 « nous n'avancerions pas d'un pied sans avoir
 « tout détruit et abattu derrière nous, con-
 « vertissant en terre ferme tout ce qui étoit

« eau, quelle que pût être la lenteur de ce
 « travail et le retard auquel nous nous expo-
 « serions¹. Pour cet effet, je réunis les
 « seigneurs et les chefs de nos alliés, et je
 « leur expliquai la résolution que j'avois
 « prise. Je les engageai à faire venir un grand
 « nombre de laboureurs avec leurs *coas*,
 « qui sont semblables aux houes dont on se
 « sert en Espagne pour faire des excavations ;
 « et nos alliés et nos amis approuvèrent mon
 « projet, car ils espéroient que la ville seroit
 « détruite de fond en comble, ce qu'ils
 « désiroient ardemment depuis long-temps.
 « Trois à quatre jours se passèrent sans
 « combat, car nous attendîmes l'arrivée des
 « gens de la campagne qui devoient nous
 « aider à démolir. »

Après avoir lu ce récit naïf que le général

¹ *Accordè de tomar un medio para nuestra seguridad y para poder mas estrechar a los enemigos ; y fue que como fuésemos ganando por las calles de la ciudad, que fuessen derrocando todas las casas de ellas, de un lado y del otro; por manera que no fuésemos un passo adelante sin la dejar todo asolado y que lo que era agua hacerlo tierra firme; aunque hobiesse toda la dilacion que se pudiesse seguir. Lorenzana, n.º 34.*

en chef fait à son souverain, dans sa troisième lettre, on ne doit plus être surpris de ne trouver presque aucun vestige des anciens édifices mexicains. Cortez raconte que les indigènes, pour se venger des vexations qu'ils avoient éprouvées sous la domination des rois aztèques, accoururent en grand nombre, et des provinces les plus éloignées, dès qu'ils apprirent qu'on travailloit à la destruction de la capitale. Les décombres des maisons démolies servirent à combler les canaux. On mit les rues à sec pour faire agir la cavalerie espagnole. Les maisons basses, comme celles de Pékin, en Chine, étoient construites en partie en bois, en partie en tetzontli, pierre spongieuse, légère et facile à briser. « Plus de cinquante mille Indiens nous aidèrent, dit Cortez, le jour que, marchant sur des monceaux de cadavres, nous gagnâmes enfin la grande rue de Tacuba, et que nous brûlâmes la maison du roi Guatimucin¹. Aussi ne fit-on autre

¹ Le vrai nom de ce roi malheureux, le dernier de la dynastie aztèque, est *Quauhtemotzin*. C'est le même auquel Cortez fit brûler peu à peu la plante des pieds, après les avoir fait tremper dans l'huile. Ce tourment

« chose que brûler et raser des maisons. « Ceux de la ville disoient à nos alliés (les « Tlascaltèques), qu'ils avoient tort de nous « aider à détruire, parce qu'ils auroient un « jour à reconstruire de leurs mains ces « mêmes édifices, soit pour les assiégés, si « ceux-ci restoient vainqueurs, soit pour « nous autres Espagnols, qui effectivement « déjà les forçons à rebâtir ce qui a été dé- « moli¹. » En parcourant le *libro del cabildo*,

ne porta pas le roi à déclarer dans quel endroit ses trésors avoient été cachés. Sa fin fut la même que celle du roi d'Acolhucan (Tezcucó) et de Tettepanguezaltzin, roi de Tlacopan (Tacuba). Ces trois princes furent pendus à un arbre, et, comme je l'ai vu représenté dans une peinture hiéroglyphique que possède le père Pichardo (au couvent de San Felipe Neri), ils furent pendus par les pieds, pour prolonger leurs tourmens. Cet acte de cruauté de Cortez, que des historiens récents ont eu la lâcheté de dépeindre comme l'effet d'une politique prévoyante, causa des murmures dans l'armée même. « La mort du jeune roi, » dit Bernal Diaz del Castillo (vieux soldat plein de droiture et de naïveté dans l'expression), « étoit chose bien « injuste : aussi fut-elle blâmée de nous tous autant « que nous étions dans la suite du capitaine, dans sa « marche vers Comajahua. »

¹ *Lorenzana*, p. 286.